

parcours

HOPITAL Robert DEBRÉ  
Pont jeu mis à la disposition des enfants  
de 2 à 8 ans sous la responsabilité exclusive  
des adultes accompagnateurs

# ELLES ONT SUIVI *leur vocation*

CLOWN, DRESSEUSE  
DE FAUVES, BOXEUSE...  
NOS TÉMOINS ONT  
SU ÉCOUTER LEUR  
VOCATION, PARFOIS  
ENVERS ET CONTRE  
TOUT. PAR VALÉRIE RODRIGUE.

PHOTOS FREDÉRIC POLETTI

**D**u temps de nos parents, on avait une révélation – « Je serai sage-femme, c'est décidé » – et on embrassait une carrière pour la vie. Aujourd'hui, on parle de « projet personnel » plutôt que de vocation. On en a tous un, plus ou moins avoué. « Traditionnellement, celui des filles est lié au langage, à la relation, et celui des garçons à la nature et aux objets », observe Jean-Pierre Boutinet\*, professeur de sociopsychologie à l'Université catholique de l'Ouest. Le dé clic peut venir tard, lors d'un bilan de compétences par exemple. Vite, on cherche la formation continue qui nous permettra de changer de planète. Crise aidant, le projet personnel vire à l'injonction. Surtout au sein de l'entreprise: si on reste au même poste trois-quatre ans,

la hiérarchie s'inquiète et agite la carotte (ou le bâton?) de la mobilité. C'est que « l'appel à se réaliser » d'antan s'est pris le mur de l'économie. La vocation 2012, c'est l'art de se lancer dans ce qu'on aime et de saisir les opportunités, sans oublier pour autant le principe de réalité. Tout ça dans un parcours qui tiendra plus du slalom que du CV... « Le projet permet de rebondir, de changer de rails, à tous les âges de la vie, à la fac comme lors d'une reconversion professionnelle », explique Jean-Pierre Boutinet. « La vocation, c'est d'avoir pour métier sa passion », disait Stendhal. Steve Jobs, feu le patron d'Apple, promettait : « Vous serez génial si vous faites ce que vous aimez. » Boxeuse ou clown en hôpital, certaines ont su écouter leur vocation et se réaliser. Elles racontent.

\*Auteur de *Grammaire des conduites à projet* (Puf).

## « Docteur ès clowns, c'était ça ma voie! »

**Caroline, 62 ans, dite « docteur Girafe »,  
fondatrice de la compagnie Le Rire médecin.**

« J'ai toujours voulu être médecin, comme mon grand-père maternel. Dans ma famille, des Juifs américains, on aimait les sciences. Petite, je jouais à l'hôpital avec mes poupées et je voulais soigner le chat et le chien. J'ai commencé la fac de médecine, mais un stage dans un service de grands brûlés m'a fait comprendre que triturer de la chair, prendre des décisions graves, ce n'était pas pour moi. Ce qu'il me fallait, c'était du créatif. Très tôt j'ai fait de la danse, de la flûte, du saxo... J'ai troqué médecine contre arts et lettres. La tête de mes parents! Je me voyais comme Sarah Bernhardt, seulement j'ai toujours été cette grande perche surdouée en grimaces et, au cours de théâtre, on me confiait plutôt des rôles marrants. Une fois à Paris – un oncle GI installé en Normandie m'avait donné le goût de ce pays – j'ai joué dans la rue des sonates de Bach. Avec l'homme de ma vie, un funambule tatoué qui avait fait Normale sup, j'ai taillé la route à bord d'un camion aménagé. À nous les rues de France et de Navarre! Plus tard, je suis rentrée aux États-Unis, sans jules mais avec notre bébé. Cap sur New York. Me voilà Ratapuce, libellule acrobate, avec Marie Nimier à l'accordéon. Deux belles pépettes de 30 ans qui chantaient du Gainsbourg, ça payait! On m'a proposé de jouer la dinde à Thanksgiving pour les enfants malades. Et là, dans cet hôpital de Harlem, j'ai eu le déclic: docteur ès clowns, c'était ma voie. Aider les enfants et leurs parents à mieux vivre l'hospitalisation. Avec le nouvel homme de ma vie, j'ai constitué des dossiers et poussé des portes pour implanter cette idée en France, mon autre port d'attache. Aujourd'hui, ma compagnie, Le Rire médecin, souffle ses vingt bougies. »